

Samira Sedira

l'odeur des planches



la brune au rouergue

Extrait de la publication

Présentation

Elle a oublié l'odeur des planches.

Cette odeur si indissociable de sa vie d'avant, quand elle était encore comédienne, elle, la fille d'immigrés algériens qui avait réussi à conquérir le devant de la scène. Passer de l'ombre à la lumière.

Mais, la quarantaine venue, comme tant d'autres en fin de droits, la voilà réduite à faire des ménages. Revient alors la mémoire de sa mère. Comme elle, elle n'est plus qu'une servante, une de ces femmes invisibles dont on oublie le nom, qu'on ne reconnaît pas dans la rue.

Pourtant, au théâtre, la servante est le nom qu'on donne à la petite ampoule qui reste allumée sur le plateau quand tout le monde est parti.

Samira Sedira

Née en Algérie, formée à l'École du Centre dramatique national de Saint-Étienne, Samira Sedira a été comédienne avant de se retrouver sans contrat. Dans L'odeur des planches, son premier livre, elle témoigne avec force et émotion de son parcours exceptionnel.

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0530-7

www.lerouergue.com

Samira Sedira



L'odeur des planches

la brune au rouergue

*À mon père,
à mon frère Zeinedine.*

La Ciotat, mai 1974. Une pantoufle au pied droit, rien au gauche. C'est comme ça que je l'ai trouvée dans la salle de bains. Accroupie, la culotte sur les chevilles, à moitié inconsciente. Ses cheveux séparés en deux vagues tombaient sur ses joues, sa tête ne tenait pas tout à fait droit. Sur le carrelage astiqué j'ai vu le reflet de son sexe entrouvert, on aurait dit qu'il avait quelque chose à dire ; j'ai fermé les yeux, j'ai rouvert les yeux, ça n'avait pas existé. Je me suis avancée vers elle, ce n'était pas ma mère, c'était autre chose. Tu dors maman ? Elle a ouvert la bouche mais rien n'est venu, pas un son. Dans un geste convulsif, elle tirait sur le col de sa blouse de toutes ses forces, comme si elle manquait d'air. Elle a poussé un soupir rauque. J'ai reculé d'un demi-pas, j'ai répété Tu dors. C'est alors qu'elle a pissé devant moi. Comme ça. Une bête. Sur le carrelage blanc. Un jet puissant, un torrent qui éclaboussait ses pieds ses chevilles ses cuisses. J'avais dix ans, j'en prenais dix de plus. Quand j'ai sorti ma langue pour mouiller mes

lèvres, je me suis rendu compte que je claquais des dents. Je l'ai regardée faire, ahurie, elle prenait plaisir à se vider, un immense soulagement. Ouvre les yeux, j'ai supplié. J'avais besoin de confronter son regard au souvenir que j'en avais, d'y déceler des fragments d'elle. Ma mère a cligné des yeux une fois, deux fois, puis rien, ses paupières sont retombées avant qu'elle n'ait pu m'adresser un regard. Elle était devenue aveugle. C'est la seule explication qui me soit venue à l'esprit à cet instant précis, je n'en avais pas d'autre, et il m'en fallait une pour ne pas perdre pied, une explication tangible, comme une formule mathématique, de quoi rétablir l'équilibre. À l'hôpital on lui a fait un lavage d'estomac, elle a dormi une semaine entière. Aux médecins qui l'ont questionnée sur les raisons de son geste, elle n'a rien voulu dire. Laissez-moi elle répétait, je veux rentrer chez moi. Mon père ne lui a jamais rien demandé. Après ça, pendant longtemps il a eu la manie du tri, il inspectait les boîtes de médicaments, tous les jours ou presque, il les classait, les comptait, jetait celles qui lui paraissaient suspectes, ça a duré des mois. Quand elle est rentrée à la maison, elle marchait lentement, lentement, le corps penché, les seins maigres, un courant d'air aurait suffi à la faire tomber. J'ai passé tout mon temps à la surveiller, le cœur suspendu à ses allées et venues. Quand elle sortait faire une course je l'accompagnais, quand elle cuisinait je proposais de l'aider, je la suivais jusque dans la salle de bains, du matin au soir sur ses talons ; il m'est arrivé de me réveiller en pleine nuit et d'aller m'assurer par la porte entrebâillée de sa chambre qu'elle respirait bien. À table mon père la forçait à manger, S'il te plaît encore une cuillère, elle faisait ce qu'il lui demandait, elle avait du mal à avaler, les yeux mouillés de larmes, alors il posait sa main sur la sienne, comme ça la nourriture passait mieux. Une

seule fois nous en avons reparlé, elle et moi, j'avais trente-cinq ans, elle a d'abord nié, Non je ne sais pas, je ne me souviens plus, et puis devant mon insistance elle a dit, Mais enfin non t'es folle, j'ai jamais voulu mourir, c'est juste que j'avais besoin de dormir, un jour ou deux sans les soucis de la vie, me reposer c'est humain quoi, puis elle a éclaté de rire, un éclat de rire explosif, simplement ça.

« La tristesse durera toujours », c'est ce que Van Gogh a murmuré, après s'être tiré une balle dans la poitrine.

Il y a une certaine vertu à vouloir mourir, cela vous clarifie les idées.

Maisons-Alfort, février 2008. J'ai retrouvé le temps de mon enfance. Moi j'avais rien demandé. Rien. Ma mère y était, et les autres aussi, toutes là, attirées au-dedans.

C'est un matin de février. La neige tombe. De gros flocons délicats qui fondent au premier contact. Dans la boîte aux lettres, il y a ce courrier des ASSEDIC. Fin de droits. C'est écrit en haut à gauche. Fin de droits. Et pas même l'ombre d'un projet. En vingt ans c'est la première fois que ça arrive. J'ai quarante-quatre ans. Le téléphone ne sonne plus. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire à cet âge, et sans diplôme ? Trouver quoi en attendant mieux, si jamais *mieux* compte revenir ? Et puis qu'est-ce que je sais faire au juste, à part ce pour quoi je suis faite, le théâtre ? En réalité pas grand-chose, il faut bien se rendre à l'évidence, rien, rien du tout, je ne sais rien faire d'autre que jouer, jouer et seulement ça. Je replie la lettre, mécaniquement, comme si mes mains étaient mues par un moteur électrique.

Rue du Général-de-Gaulle, artère principale de Maisons-Alfort, son école maternelle, ses commerces. Au bout, tout au bout, comme une récompense, la mairie. Les trottoirs sont glissants, le verglas éclate sous mes pas, à plusieurs reprises je dois me retenir à un mur ou à un poteau pour éviter la chute. Aux commerçants, je demande d'une voix éraillée s'ils veulent bien coller ma petite affiche, au comptoir ou sur la vitrine, comme ça les arrange. Ces mêmes commerçants qu'il n'y a pas si longtemps je méprisais à cause de leur sous-besogne, de leur esprit réduit aux dimensions de leur boutique, de leur épouvantable odeur de pitance, moi qui ne me nourrissais que d'illusions artistiques, ces mêmes commerçants m'apparaissent soudain comme supérieurs en tout. Debout derrière leur comptoir, sans doute et sans faille, le front net, soulageant méthodiquement nos désirs et nos poches, ils ont un rôle à jouer. Dans une société où n'a de valeur que celui qui existe par le travail, je ne suis plus rien, oualou, du vent, tout vaut mieux que moi, même un coin de table.

Ils me disent oui les commerçants, Allez-y pas de problème, on va vous la coller. C'est pour vendre ou pour du travail ? C'est pour du travail, je dis, vite et entre les dents. Dans la boucherie, une petite vieille avec une tête de poire pourrie me regarde fixer l'affichette contre la porte vitrée. Elle s'approche dans mon dos, silencieuse comme seuls les vieux savent l'être, elle baisse ses lunettes, et lit à voix haute devant tout le monde, son souffle rance dans mon cou :

– Femme sérieuse cherche heures de ménage. Oh ! elle hurle en remontant ses lunettes, par ici vous trouverez à coup sûr. Ils en cherchent tous les jours des dames comme vous !

Des dames comme vous. Elle dit des dames comme vous.

Et c'est à elle que je pense, immédiatement, à elle, ma mère, et à toutes les autres. Je les revois assises sur les bancs en pierre, au pied des immeubles, la tête légèrement penchée, avec au fond des yeux l'espérance de moins en moins raisonnable de rentrer au pays. Elles viennent parler après le ménage, tromper l'ennui, les poings dans les poches de leur tablier, pantoufles à moitié mises. Ça y est, l'existence de ma mère a envahi la mienne, je revois son visage et j'ai l'impression que c'est le mien. Ça y est j'y suis. Là où je n'ai jamais voulu être. Au même niveau qu'elles, et plus bas encore, dans le pissenlit, l'urine des chats errants. Elles au moins, toutes prédestinées au bidet qu'elles étaient, bénéficiaient de circonstances atténuantes, il y avait eu la guerre, la grande saloperie, moi j'étais arrivée après tout ça, on m'avait protégée, aimée, élevée au sens propre du terme, j'avais eu droit à une éducation, pas comme elles, juste bonnes à suivre leur mari, ces hommes réputés durs à la tâche qu'on engageait le matin sur les chantiers, et qu'on envoyait l'après-midi là où le travail attendait. L'histoire n'aurait jamais dû se répéter. Mais c'était arrivé. Plus de quarante ans après, la vie m'expulsait de mon petit paradis et me projetait avec une violence inouïe dans la misère répugnante, poisseuse, celle que j'avais su tenir en respect durant de très longues années, mais qui me rattrapait. La fatalité. Le mektoub. Quarante ans avaient passé, rien n'avait changé.

Dans la boucherie, la vieille à la tête de poire pourrie achète du foie de veau, du mou pour son chat, puis s'en va avec ses jambes qui gondolent sous les bas à varices.

Sur le chemin du retour, je marche dans le profil des horodateurs. Le visage de ma mère m'obsède. Je remonte le col de mon manteau. Je crois bien que la honte a changé de camp. Je suis faite comme un rat.

Chez moi, je vais m'asseoir par terre dans un coin du salon près du radiateur électrique, je n'ôte pas mon manteau, je monte le thermostat à huit, ça ne retire rien à ta valeur, je me répète, rien, les autres t'apprécieront toujours...

Le soir mon compagnon me trouve comme ça, la tête sur les genoux, trempée de sueur sous mon manteau, la nuit est tombée.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu fais dans le noir ? Il fait chaud ici, ou c'est moi ?

Il appuie sur l'interrupteur.

La lumière de l'halogène m'aveugle. Je mets ma main en visière.

– Quelqu'un a appelé, je dis.

– Un rôle ? il exulte.

– Quelqu'un a appelé, je redis, agacée d'avoir à répéter, quelqu'un a appelé... pour le ménage... tu sais bien... j'ai rendez-vous dans une semaine.

Il a un imperceptible mouvement de recul.

– Ça n'a pas traîné hein, il dit en regardant le bout de mes chaussures.

Dans son regard il y a de la consternation, mais aussi la tentative désespérée d'en dissimuler tous les signes.

Il s'assoit près de moi, retire son écharpe, baisse le thermostat à six. Il prend ma main, la tourne et la retourne. La tourne et la retourne.

– Quand même... tu n'es pas obligée... j'ai assez pour nous faire vivre tous les trois...

C'est faux. Il n'a pas les moyens. Pas avec son salaire d'enseignant. La banlieue parisienne ça se mérite. Et puis je veux payer ma part.

– N'en parlons plus, je dis en ravalant mes larmes. J'irai.

Je suis née en Algérie peu après l'indépendance. Mon prénom signifie « celle avec qui on aime parler la nuit ». Je n'en ai jamais trahi les ambitions. Longtemps on est venu vers moi comme on va à confesse, avec la certitude d'être entendu. On venait me sonner à n'importe quelle heure, je ne refusais jamais. J'en ai absorbé de la grisaille, il m'en venait de tous les côtés, chacun y allant de sa confiance, de ses doutes, de ses craintes. Si ma mère avait su à quel point la signification de mon prénom allait présager de l'intranquillité de mes nuits, elle m'aurait plutôt appelé Ahlam, « celle qui fait d'agréables rêves ».

1964, la grande ivresse de la libération était passée, venait le temps de la gueule de bois, des désillusions, on tentait de s'organiser, ça peinait à venir, comme moi qui ai pris mon temps pour naître. Ma mère avait dû pousser un jour entier, à en éclater paraît-il. Mes oreilles toutes bleues à force ! Tu aurais vu ça ma chérie, et ta grand-mère qui m'épongeait le

front, les tempes, ça coulait, ça coulait, les joues kif-kif, elle a hurlé toute la nuit « Ya Rabbi ma pauvre enfant, elle a le même utérus que moi ! tout mou, lent mais lent ! » Elle se griffait les joues, et elle pleurait, elle pleurait, Qu'est-ce que j'ai pu en baver moi aussi, elle disait, ah là là ma pauvre petite ah là là... J'aimais quand ma mère racontait le jour de ma naissance, elle faisait tous les rôles à la fois, elle se levait, agitait les bras dans le vide, m'allongeait des coups de coude complices dans les côtes. Elle me racontait comment ce jour-là toutes les voisines du quartier étaient venues l'encourager, T'inquiète pas petite, on va t'éloigner le mauvais œil, tu auras un garçon, juré craché !, comment elles étaient arrivées à la queue leu leu, toutes contentes, sans rien demander à personne, Et moi au milieu qui poussais, mes cuisses ouvertes, elles restaient là à commenter, rien qui les dérangeait, ces folles ! À la seconde où tu es née, elles se sont toutes précipitées sur toi pour voir s'il n'y avait pas un zob caché dans le pli de tes cuisses... tu imagines la suite... elles ont fait semblant de se réjouir et elles sont parties aussi vite qu'elles étaient arrivées.

La nuit de ma naissance a été la plus chaude de l'année. Tout de suite après avoir accouché, ma mère a demandé à ce qu'on lui installe une natte là-haut sur la terrasse, pour elle, pour moi. Elle aimait s'endormir en laissant son regard se perdre dans le ciel noir immense, c'était ce qu'elle avait toujours fait, ma naissance n'allait rien y changer. Non, pas question, tu es folle ! Elle va mourir là-haut, la gosse, tu ne te rends pas compte ! C'est ce qu'on lui a répondu.. Mais tout se négocie chez nous, tout se traite, le bakchich sentimental. Elle a fini par l'obtenir, sa place au paradis, couchée pile poil sous la lune, la tête dans les étoiles, encore toute humide du trouble qu'avait suscité ma naissance. J'étais dans ses bras, nue, entre

ses seins gonflés, la lune donnait la mesure des ténèbres. On s'est endormies vite paraît-il, la fatigue, les émotions, tout ça mêlé. Dans la nuit chaude parfumée au jasmin, le vent soulevait le drap sur nos corps moites. Rien ne distinguait plus la peau de l'une de celle de l'autre. Toute la nuit j'ai gardé son téton brûlant dans ma bouche.

Mon père, qu'on avait placé en quarantaine (c'est-à-dire au bar du coin) le temps qu'avait duré la délivrance était venu m'embrasser, méfiant, ahuri par la vision de ce petit corps gigotant entre ses mains. J'étais de l'eau et lui filais entre les doigts. Toute la nuit il a déambulé dans la maison, passant sans logique d'une pièce à une autre. La joie, à moins que ce ne fût la stupeur, ou encore les vapeurs de l'alcool, lui avait fait perdre le sens de l'orientation.

Le matin, lorsque ma mère l'avait croisé dans les escaliers, elle avait remarqué que sa chemise était boutonnée mardi avec mercredi. À cet instant précis, à cause de ce petit bouton de nacre qui n'était pas à sa place, elle avait eu un peu d'amour pour lui.

J'ai accepté les heures de ménage. Chez un type qui laisse son chien pisser là où ça lui prend. Et ça lui prend souvent. Des flaques d'urine sèche, comme des lacs taris, ou du jaune d'œuf coagulé, il y en partout, ça empeste.

L'homme est chef d'entreprise. Il vend des casseroles de luxe. La première fois il me reçoit chez lui. Je sonne, je l'entends crier derrière la porte, Entrez ! J'entre, je referme la porte, un peu déboussolée d'avoir à faire ça toute seule. Devant moi un long couloir, interminable, à nouveau la voix, avec une pointe d'agacement C'est là venez ! J'avance en direction de ce qui semble être le salon. Il est assis à une immense table en chêne massif. Il fume une cigarette. Il est neuf heures ; le cendrier est plein. Il lève le regard vers moi. Un regard bref mais invasif. Il me dit Bonjour vous avez le casier judiciaire que je vous ai demandé ? Je le lui tends. Il y jette un œil. Il dit C'est bien asseyez-vous. Je m'assieds en face de lui. Il a sensiblement mon âge. Malgré l'empâtement autour des joues,

malgré les cernes noirs, malgré la chemise tendue au niveau du ventre, il y a en lui une forme d'élégance, de cette élégance ruinée qui fait le charme des hommes qui n'ont plus d'illusions sur rien. Quand il s'adresse à moi, son regard est franc, direct, il semble vouloir me traiter d'égal à égal, Moi aussi j'ai été salarié, il dit, Je sais ce que c'est.

Je sais ce que c'est. Des mots qui sonnent creux. Je sais ce que c'est. Non tu ne sais pas, justement. Tu ne sais plus. Parce que malgré toi, il y a dans tes gestes, dans ta voix, dans cette façon que tu as de ramener tes cheveux vers l'arrière, avec tes deux mains bien ouvertes, ce je-ne-sais-quoi qui rétablit l'ordre des classes ; tu es le patron, je suis l'employée, tu es de la race des chefs, la taille de ton appartement l'atteste, cent cinquante mètres carrés pour toi tout seul, largement de quoi te perdre.

Il me tend un double des clés, le cendrier déborde, il me dit à mardi prochain.

Mardi. Mon premier jour.

L'appartement sent la fumée de cigarette et plus vaguement les ordures.

Il n'y a aucun livre mais de nombreux DVD rangés dans une bibliothèque en métal noir. Tout à l'air acheté d'hier. Dans la cuisine il y a encore des étiquettes au dos des cuillères, et sous les verres aussi. Je me hasarde à ouvrir une porte : une chambre d'enfant dans une odeur de peinture fraîche. Tout y est neuf, du lit aux taies d'oreiller dans leur housse en plastique. Je referme la porte, gênée par ma propre indiscretion. Il est bien plus à plaindre que moi, c'est ce que je ne cesse de me répéter, je me l'enfonce, me l'enfonce dans le crâne. Mais au moment de plonger mes mains dans l'eau croupie de son bac à vaisselle, je ne sais plus qui je suis, ni pourquoi je suis là, dans la maison d'un autre, l'odeur d'un autre. Agrippée au rebord de l'évier, la nausée vient, puis les larmes, je ne peux plus m'arrêter, mes mâchoires tremblent, du plat de la

main j'essuie mon visage mouillé, mais déjà d'autres larmes montent, un flot ininterrompu, je me vide, c'est sans fin, je me ruine devant toi qui me regardes, car tu es là, au fond de l'évier, tu es là, tes yeux noirs immenses me fixent dans l'eau trouble, tes traits peu à peu se mêlent aux miens, tu es là, toi et la répugnante condition dont tu me fais l'héritière.

Sans l'avoir cherché, j'avais convoqué la mémoire.